

La géographie au service de l'idéologie

François Ricard

Volume 23, Number 3 (135), May–June 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60285ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ricard, F. (1981). Review of [La géographie au service de l'idéologie]. *Liberté*, 23(3), 85–90.

Les petites mystifications

FRANÇOIS RICARD

*Et il se met à bâtir le pays sur de
belles cartes enluminées.*

Jacques Ferron, *Contes*

La géographie au service de l'idéologie

Le Commissaire aux langues officielles du Canada vient de publier, en grand format, une luxueuse mappemonde intitulée *LANGUES DU MONDE / WORLD LANGUAGES* et illustrant, par des couleurs différentes, la répartition des langues parlées dans les cinq continents. Le français est représenté en bleu, naturellement, l'anglais en rouge, non moins naturellement, et, bien entendu, le chinois en jaune et le swahili en brun foncé. C'est une entreprise fort édifiante, qui ouvrira l'esprit des citoyens canadiens à la diversité linguistique et démontrera aussi la conscience universelle de monsieur Yalden et de ses acolytes.

Bien que « les quelque quatre milliards d'êtres humains qui peuplent notre monde, précise-t-on en note, utilisent plus de cinq mille langues pour communiquer entre eux », les cartographes, et cela se conçoit, n'ont dû en retenir que cinquante-six, ce qui constitue malgré tout un bel effort et fait de cette mappe-

monde un document très instructif, où l'on apprend, par exemple, que les Japonais parlent le japonais, les Brésiliens le portugais, les Américains l'anglais, les Somalis le somali et les Malais le malais.

Le critère retenu par les géo-linguistes de notre bon commissaire pour passer des cinq mille langues parlées aux cinquante-six représentées sur leur mappemonde et pour déterminer la couleur linguistique de chaque pays est le suivant : on attribue à chaque pays la ou les langues « que la constitution ou la législation de ce pays désigne comme langues officielles, ou celles que l'usage a consacrées comme principales langues de communication à l'échelle nationale ». Cet énoncé, on en conviendra, est pratique. Mais il est surtout admirable de subtilité, de jésuitisme et de pseudo-objectivité à l'outaouaise. Que signifie-t-il en effet ? Extérieurement, il a l'air d'une convention tout à fait innocente : on choisira la langue officielle ou légale, et, s'il n'y en a pas, la langue « d'usage ». Cela, évidemment, va de soi et ne pose aucun problème pour un grand nombre de pays, surtout les pays puissants : le français est en France à la fois la langue officielle et la langue d'usage, comme l'anglais en Angleterre ou l'allemand en Allemagne. Donc, la France sera colorée en bleu, l'Angleterre en rouge et l'Allemagne en mauve.

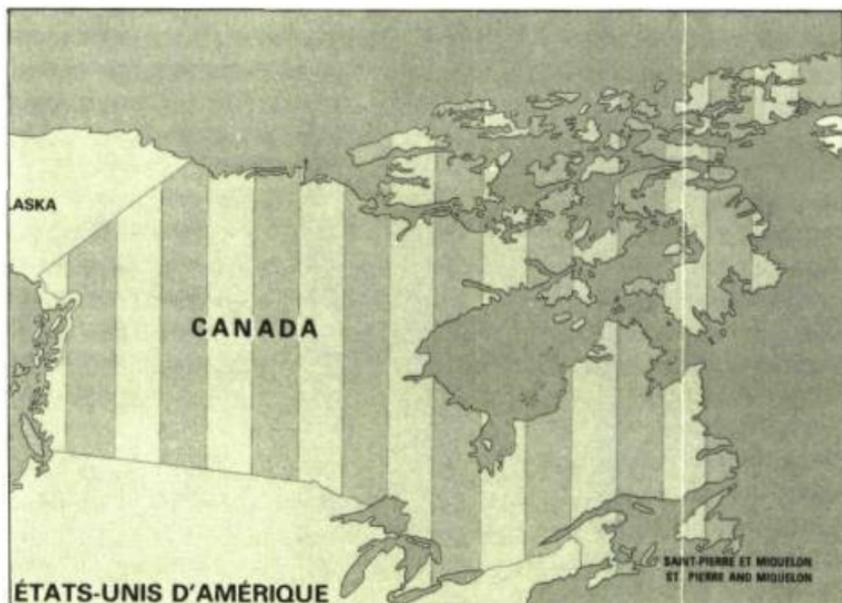
Mais c'est surtout la signification *implicite* du dit critère qui est intéressante, et beaucoup moins anodine. Implicitement en effet, l'énoncé reproduit plus haut contient les deux propositions suivantes : 1. la langue d'un pays est celle que la loi reconnaît, ce qui est déjà, en soi, une affirmation idéologiquement très marquée ; et 2. il existe un rapport direct entre langue officielle et langue d'usage ou de communication, ce qui revient à tenter subrepticement de donner une valeur « scientifique » à la première proposition : les mots « usage » et « communication » appartenant au vocabulaire de la linguistique descriptive, les employer équivaut en effet à une postulation de neutralité idéologique.

Or ces implications ne sont pas sans soulever de nombreux problèmes dès qu'on veut déterminer la langue des pays linguistiquement moins « simples » que la France, l'Angleterre ou l'Allemagne. Y a-t-il effectivement un rapport univoque et nécessaire entre langue officielle et langue d'usage ? Si, dans un pays, les

citoyens sont obligés, pour « communiquer » avec le pouvoir, d'employer telle langue parce que cette langue est celle du pouvoir, mais que ces mêmes citoyens se servent d'une autre langue pour « communiquer » entre eux, laquelle de ces deux langues pourra être dite leur langue « d'usage » ou de « communication » ? Où se trouve, dans un tel cas, la *réalité* linguistique que devra refléter la mappemonde de monsieur Yalden ?

Celui-ci ne se pose évidemment pas la question. Mais il y répond, et sa réponse n'est nulle autre que la mappemonde elle-même. On y voit, par exemple, tout le territoire de l'URSS peint en vert pâle, couleur qui symbolise le russe (allusion au teint des communistes ?). N'y sont représentés ni l'ukrainien (parlé pourtant par plus de trente millions d'êtres humains), ni l'arménien (près de trois millions de locuteurs en URSS), ni le mongol, etc. Il faut donc déduire que le russe est la langue officielle de l'Ukraine, à moins que ce ne soit la langue « d'usage », comment savoir ? Chose certaine, le russe vert pâle est bel et bien, aux yeux de monsieur Yalden, la « principale langue de communication » en Ukraine. Or n'est-ce pas surtout la langue du pouvoir ? . . . Inutile de dire que n'apparaissent pas non plus sur la mappemonde le basque, le breton, l'inuk ni aucun de ces milliers de dialectes sans utilité. Le catalan y est cependant, mais pour l'Andorre seulement, et non pour le nord-est de l'Espagne.

Mais l'essentiel, ce n'est peut-être pas tant ce qui manque à la mappemonde, que ce qui s'y trouve. Car la plus belle partie de cette mappemonde, son cœur, son centre de signification, naturellement, c'est le Canada. Dès qu'on ouvre la carte, on ne voit que lui, à cause de ses dimensions, bien sûr, mais surtout à cause de ses couleurs : un immense territoire-pyjama, coloré d'un bout à l'autre de belles grandes rayures verticales rouges (anglais) et bleues (français), et ce, uniformément de l'Atlantique au Pacifique, des Grands Lacs aux mers polaires. Une barre rouge, une barre bleue, une barre rouge, une barre bleue, en tout dix (!) barres rouges et dix (!) barres bleues, couvrant également les Maritimes, le Québec, l'Ontario, les Prairies, la Colombie, le Yukon et jusqu'aux déserts de la Mer de Baffin. Au passage, cela donne d'ailleurs lieu à quelques cocasseries : Ottawa et Toronto sont bleus, Québec et l'Acadie sont rouges, et l'île de Vancouver toute bleue !



On voit bien ici comment fonctionne le critère de représentation symbolique adopté par les cartographes fédéraux et comme il est utile. Naturellement, si ce Canada est bicolore, c'est qu'il possède une loi faisant de l'anglais et du français ses deux langues officielles. (On ne dit pas pourquoi le Québec, où la loi 101 a fait du français la *seule* langue officielle, n'est pas tout uniment bleu ; sans doute la loi 101 n'est-elle pas une vraie loi . . .) Mais si on lit cette carte d'après le dit critère, on doit comprendre également que le français et l'anglais sont, d'un océan à l'autre, les deux langues d'usage et de communication. Je vous l'avais bien dit que la mappemonde de monsieur Yalden était très instructive.

Mais ce qu'enseigne avant tout cette mappemonde, on l'aura compris, ce ne sont pas tant les « LANGUES DU MONDE », que la conception très particulière que l'on se fait à Ottawa de la langue et de l'« usage » linguistique : une conception « officielle », strictement juridique, abstraite, déterminée non par le comportement *réel* des locuteurs, mais bien par les schémas de l'administration et les textes de loi (*certain*s textes de loi), c'est-à-dire une conception qui vise principalement à accréditer,

en dépit de la réalité, les fictions idéalistes répandues par le pouvoir. Pour monsieur Yalden, une langue, ce n'est pas ce que parlent les gens, mais ce que le pouvoir *dit* qu'ils parlent : le russe en URSS, le japonais au Japon, l'anglais *et* le français au Canada.

En d'autres mots, ce qu'illustre cette mappemonde en couleurs, c'est précisément le rêve en couleurs, le délire outaouais. Délire, mais aussi malhonnêteté intellectuelle et utilisation du savoir (ici géographique) à des fins honteusement politiques. La revue *Langue et société*, périodique pseudo-savant édité aussi par monsieur Yalden et ses affidés, a beau publier dans sa dernière livraison (n° 4, hiver 1981) une étude de Jacques Henripin montrant que le Canada moins le Québec ne compte que 4,4% de ses habitants dont le français est la langue d'usage, tandis que le Québec en compte 80,8%, monsieur Yalden préfère donner instruction à ses cartographes d'ignorer cette *réalité* et de représenter plutôt la *fiction* administrative qui justifie son salaire.

Mais qui plus est, ce pays fictif, il le fait peindre sur une *mappemonde*, c'est-à-dire au milieu d'autres pays qui, eux, sont réels, et dont il espère que la réalité se répercutera sur lui. La France est peinte en bleu, l'Angleterre en rouge, l'Allemagne en mauve : qui doutera que ces couleurs reflètent bel et bien la réalité ? Or si ces représentations sont exactes, alors le bichromatisme du territoire canadien doit l'être aussi, n'est-ce pas ?

Deux choses sont particulièrement sordides dans cette opération. La première, c'est que monsieur Yalden détourne ainsi à ses propres fins (et aux fins de ceux qui le paient) la curiosité géo-linguistique des gens (cette mappemonde fait partie du matériel pédagogique appelé « trousse *Explorations* », qui est en fait un *kit* de propagande fédérale distribué gratuitement dans les écoles). L'enfant ou l'adolescent qui, désireux de connaître la répartition des langues parlées par les peuples de la terre (cela peut arriver), consulte innocemment cette mappemonde, se trouve en fait à apprendre aussi, *malgré lui*, à apprendre surtout les fictions politiques fédérales. C'est là un procédé qui relève de l'endoctrinement idéologique pur et simple, et donc, au plan intellectuel, du mensonge d'État.

Mais il y a aussi, et cela fait frémir, le fait que des scientifiques, linguistes, géographes, cartographes, aient pu prêter leur concours à une telle entreprise de falsification, de « déréalisa-

tion », en un mot, de basse propagande. Ces messieurs, d'ailleurs, n'ont pas signé leur œuvre, et cela suffit amplement à les dénoncer.

Il ne faut donc plus avoir confiance en monsieur Yalden ni en aucun de ces grands zazais bilingues qu'on décore du titre pompeux de « commissaire aux langues officielles », non plus qu'en aucun de ces « scientifiques » qui l'entourent. Leur « franc parler », leur « indépendance d'esprit », leurs enquêtes approfondies, leur belle culture universelle, leur charme, leurs bons sentiments, leurs rapports-annuels-qui-restent-toujours-lettre-morte, leur saintes colères et leur français sans accent, tout cela n'est rien d'autre qu'une façon habile de nous livrer en douce la marchandise de leurs patrons, de la frime lénifiante et bassement politique. La poésie du pouvoir.